126. Paris, Mercredi 5 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

Discours du for intérieur, Relation François-Dorothée (Dispute), Vie familiale (Dorothée)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-09-05
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitJe vous annonçai point de lettres aujourd'hui et vous en aurez une longue.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°158/188-189

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 373-374, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/419-423

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1513?context=pdf

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
126. Paris le 5 Septembre 1838

Je vous annonçais point de lettres aujourd'hui et vous en aurez au contraire une longue. Par deux raisons. La première que je ne crois pas que le temps me permette d'aller à Versailles. La seconde : parce que je viens de recevoir de votre part. Vous m'envoyez à Baden bien lestement. Vous oubliez tout. Vous oubliez donc que je ne puis pas bouger, qu'officiellement au moins cela est établi, que je viens encore de l'écrire à mon frère, que tout le passé aurait l'air d'une comédie si je faisais ce voyage. Vous oubliez qu'une fois hors de France je n'y rentrerai pas. Vous savez cela parfaitement, vous me l'avez dit vous même cent fois. Et vous m'envoyez à Baden !
Vous êtes ennuyée de moi et vous voulez vous en débarrasser. Je le conçois un peu, je ne le conçois pas tout-à-fait. Je ne suis pas tout ce que je vous ai semblé être au commencement. Vous vous êtes mépris sur mon caractère. Vous ne pensiez pas qu'il fût si mobile, et si vous y regardiez bien cependant, est-il si mobile ! Le fond de mon cœur c'est de la douleur, une douleur éternelle. Une douleur qui a été couverte par l'étonnement, la joie de vous avoir trouvé. Le premier de ces sentiments, le temps l'efface actuellement. Le second dure, mais plus tranquille, parce qu'il est plus établi. Il y a donc dans mon cœur, ma douleur et vous. Voilà la vérité, voilà ce que je sens qui est la vérité aujourd'hui. Je ne sais ce que peut le temps. Jusqu'ici Il ne m'a été d'aucun secours. Ma situation depuis que je vous connais s'est empirée. Vous connaissez toutes les pensées toutes les tracasseries qu'on me fait éprouver. Il est impossible que mon humeur ne s'en ressente pas. J'ai l'esprit agité sans cesse. L'âme aigrie. Nulle ressource autour de moi. Un home le plus ennuyeux du monde. Tout cela ensemble fait de moi une triste société pour vous lors que nous sommes ensemble, et une plus triste encore quand je ne suis réduite qu'à vous écrire. Le fait est donc que je vous suis à charge un peu, que pour vous comme pour moi vous seriez bien aise que je sois tirée de mes peines présentes, que vous me conseillez Baden comme un moyen possible, et que s'il ne réussit pas. Eh bien, vous n'avez plus mes plaintes à recueillir, mes inégalités à supporter. Voilà tout ce que deux mots de votre lettre ont fait naître en moi de réflexions et remarquez bien, je ne vous en veux pas, je trouve que vous avez raison un peu raison, pas tout à fait.
Je vaux mieux que vous ne croyez, mieux que je ne me montre mon cœur vous est bien attaché, mon esprit est bien soumis à votre esprit. Si je vous perds, il ne me reste rien vous avez encore pour vous les joies et les gloires de cette terre. Il n'y en a plus de possibles pour moi. Et vous qui me donnez la seule félicité que je puisse goûter ici bas, la parfaite intimité de pensées, de cœur, vous voulez m'exposer à la perdre ?
Si je vous ai dit une parole un mot qui vous semble dur, pardonnez le moi, vous m'avez déjà tant pardonné. Vous savez que je dis tout ce que j'ai sur le cœur, mais vous ne savez peut-être pas que je dis peut-être pire. Il y a aussi peu de coquetterie dans mon cœur que dans ma personne. Je suis sévère pour moi. Je m'amuse. Je me montre moins bien que je ne suis. Je vous aime plus que je ne vous le dis, je vous excuse vous du fond de mon cœur. Je me rappelle avec une tendre reconnaissance votre inaltérable douceur, je reconnais avec humilité et repentir, une vivacité, les

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1513?context=pdf

caprices de mon humeur ; je conçois que je vous ennuie quelques fois, mais je ne concevrais pas que vous puissiez cesser de m’aimer. Et vous m’envoyez à Baden.
Je suis interrompue sans cesse. Mon fils me parle ; je ne puis pas écrire, de suite, comme je voudrais. J’ai tant dans le cœur tant dans la tête. Je vous envoie ceci, sans presque savoir ce que je vous envoie. Dans les relations ordinaires de la vie, c’est mal, on a souvent tort de se laisser aller à son premier mouvement. Dans les relations qui existent entre nous c’est le premier mouvement qu'il faut suivre parce que rien ne doit rester caché. Adieu, adieu, vous verriez bien mal si vous ne voyez beaucoup beaucoup d'amour dans cette lettre. Adieu.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 126. Paris, Mercredi 5 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot, 1838-09-05.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 08/08/2025 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1513

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 5 septembre 1838
DestinataireGuizot, François (1787-1874)
Lieu de destinationVal-Richer
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionParis (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

126./39 Paris le 5 Septembre 1838.

Je vous annonçais point de lettres aujourd'hui, et vous en avez assurément une longue. Par deux raisons : la première, parce que je ne crois pas pouvoir tenir une permission d'aller à Versailles. La seconde, parce que je viens de recevoir de votre part.

Vous m'envoyez à Baden bien lentement. Vous oubliez tout. Vous oubliez donc que je ne puis pas bouger. Je m'efforcerai au moins de l'établir, que je vienne vous de l'Essine à mon tour. Surtout le passé aurait l'air d'une comédie si je faisais ce voyage. Vous oubliez surtout que je suis hors de France et je n'y rentrerai pas. Vous savez cela parfaitement, vous en l'avez dit vous-même cent fois. Vous m'envoyez à Baden !

vous êtes ennuyé de moi et vous voulez
vous en débarrasser. Je le conçois un peu;
je vous le pardonne par tout à fait. Je me
suis par tout efforcé vous ai troublé et
importunément. Mais vous êtes injuste
sur mon caractère. Vous ne pensez pas
qu'il fut si mobile. et si vous y regardez
bien cependant, est il si mobile? Le
fond de mon ame c'est de la douleur, une
douleur éternelle; une douleur qui est
convertie ~~[illegible]~~ par l'étonnement,
la joie, de vous avoir trouvé. Le premier
de ces sentiments, le tient l'effort cons-
tamment. Le second deve, mais plus
tranquille, parce qu'il est plus établi.
il y a donc dans mon ame une douleur,
et vous; ~~[illegible]~~

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1513?context=pdf

[illegible] Voilà la vérité, voilà ce que je vous puis dire de la vérité aujourd'hui. Je vous dis ce que peut le temps. Jusqu'ici il ne m'a été d'aucun secours.

Ma situation depuis que je vous connais s'est empirée. Vous connaissez toutes les peines, toutes les tracasseries que m'fait éprouver. Il est impossible que mon humeur ne s'en ressente pas. J'ai l'esprit agité sans cesse. J'ai un aigrie. Mille responsabilités autour de moi. Un homme le plus malheureux du monde. Tout cela ensemble fait de moi une triste société pour vous lorsque vous vous trouvez ensemble, et une plus triste encore quand je me suis

résumés qu'à vous lire.

Le fait est donc, que je vous vois à chaque un peu; que pour vous, comme pour moi, vous voyez bien avec quel soin tiré de mes pensées présentes; que vous me conseillez Baden comme un moyen possible; et puis s'il ne réussit pas... et bien, vous n'aurez plus une planète à réveiller, une inégalité à supporter.

Voilà tout ce que deux mots de votre lettre ont fait naître en moi de réflexions. Et remarquez bien, si ne vous en veux pas, si trouve que vous avez raison un peu raison, pas tout à fait. Je veux moins que vous ne croyez, moins peut-être que ne me montre. Mais comme vous êtes bien attaché, mon esprit est bien soucieux à votre sujet. Si je vous perds, il ne me reste rien.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1513?context=pdf

Mes amis encore pour vous les joies et les gloires de cette terre. Il n'y en a plus de possibles pour moi. Et vous qui me donnez la seule félicité que je puisse goûter ici bas, la parfaite intimité de pensées, de cœurs, vous voulez m'exposer à la perdre?

Si je vous ai dit une parole ou mot qui vous semble dur, pardonnez moi, vous m'avez déjà tant pardonné! Vous savez que je dis tout ce que j'ai sur le cœur, mais vous ne savez peut être pas que je dis peut être pire. Il y a aussi peu de coquetterie dans mon cœur que dans ma personne. Je suis sincère pour moi. Je m'aime. Je me montre moins bien que je ne suis. Je vous aime plus que je ne vous le dis. Je vous fais vous du fond de mon cœur. Je ne

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1513?context=pdf

rappelle avec une tendre reconnaissance
votre inaltérable dévouement ; je renonçais,
avec humilité et respectueusement vivantes,
les espérances de mon bonheur ; je conçois
que je vous ennuye quelquefois,
mais je ne concevrais pas que vous puissiez
cesser de m'aimer. et vous m'envoyez
à Baden !
je vous interrompus sans cesse. vous
fîtes mes parts ; je ne puis parler
de suite, comme je voudrais. j'ai tant
dans le cœur, tant dans la tête. je
vous envoye ceci, sans ponctuation
ni que je vous envoye. dans les relations
ordinaires de la vie c'est mal, on a
~~toujours~~ tout de suite laissé aller à vos
premiers mouvements. dans les relations
qui ne vivent entre nous c'est le premier

uniquement qu'il faut uniquement pour
quoi on doit rester caché. adieu,
adieu, vous verrez bien mal si vous
ne voyez beaucoup beaucoup d'amour
dans cette lettre. adieu. D.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1513?context=pdf